

ROBERT LAFONT
(1923-2009)

« une certaine idée de la vie publique et
du devoir de l'écrivain et de l'intellectuel ... » R.L.

Comment rendre compte de la vie d'un homme aux activités si variées et aux qualités humaines si extraordinaires? Comment ne pas omettre des pans importants? Car toutes les parties de son œuvre sont en relation et en interaction, tout se tient, d'une cohérence surprenante en dépit de ses dimensions et de sa diversité. Linguiste, écrivain, spécialiste de la littérature occitane, historien, mais aussi théoricien politique et en même temps « engagé dans la cité », cet homme a touché à beaucoup de domaines et il a partout laissé ses traces.

Robert Lafont est né le 16 mars 1923 à Nîmes, il passe une bonne partie de sa petite enfance aux bords du Gardon, à Calvisson et à Moussac, chez des grands-parents où il acquiert cette maîtrise de l'occitan qui le caractérisera toujours, jusqu'aux derniers moments de sa vie. De 13 à 16 ans, il vit avec ses parents à Lons-le-Saunier, dans un Jura qui lui paraît lointain et froid. C'est à travers cet *ailleurs* qu'il se découvre Occitan et qu'il commence à lire *Mirèio* de Frédéric Mistral. De retour à Nîmes, il passe le baccalauréat et entre à la faculté de Montpellier pour y étudier les lettres classiques (il ne sait pas seulement le latin et le grec classiques, mais parle aussi couramment le grec moderne), tout en participant aux activités du Félibrige. Quand, en 1943, il est requis pour les *Chantiers de Jeunesse*, il se réfugie dans les Cévennes. A la Libération, à 21 ans, il devient provisoirement chef de cabinet-adjoint du préfet du Gard. Une carrière administrative le guette qu'il refuse tout autant que la carrière militaire qui, en 1945, l'aurait mené au Commandement Interallié à Vienne (son amour pour cette ville date-t-il de là? il aimait beaucoup y être et y venait chaque fois que cela lui était possible). De 1945 à 1964, il enseigne dans l'enseignement secondaire, à Bédarieux, Sète, Agde et finalement à Nîmes, avant d'entrer à la faculté des lettres de la vieille université de Montpellier en tant qu'assistant de Charles Camproux. J'ai naguère désigné cette période allant jusqu'à 1968 comme la période *occitane* de Lafont (*Occitània, en cerca de son èsser*).

Mais, s'il a été un professeur consciencieux, tourné vers ses élèves, éveilleur de vocations diverses, son activité principale se situe ailleurs : il assiste en 1945 à la fondation de l'*Institut d'Etudes Occitanes*, abandonnant le Félibrige qui passe par une période difficile (à cause des faits de collaboration de plusieurs de ses membres éminents), et se voue au renouveau de la culture

occitane. Comme d'autres, il veut dépasser le passéisme de quelques représentants âgés de cette renaissance et cherche un engagement résolument tourné vers l'avenir. L'occitan, alors parlé par une grande partie de la population méridionale, devait, à son avis, trouver un nouveau rôle comme pratique sociale reconnue. Il collabore à des revues occitanes et françaises (*Oc, Annales de l'I.E.O., Cahiers du Sud, Les lettres françaises* et *Europe*) tout en en fondant d'autres (*L'Ase negre*), il participe aux travaux de l'I.E.O. dont il devient secrétaire général en 1950 (- 1958) – c'est le temps de la *loi Deixonne* (1951) – et préside en 1958 (- 1962). Simultanément il publie (1951), à partir de ses expériences du maquis, son premier roman, *Vida de Joan Larsinhac*, qui renouvelle la prose occitane et marque une date dans cette littérature. L'écrivain commence à se doubler d'un chercheur : en sa qualité de secrétaire général de l'I.E.O., il propose et initie une vaste enquête sur la situation de l'occitan « Remarques sur les conditions et les méthodes d'une étude rationnelle du comportement linguistique des Occitans » (*Annales de l'I.E.O.*, no. 11, 1952, 41-45). Elle ne sera pas réalisée, mais il s'efforcera pendant toute sa vie active de réunir les données – fort changeantes – de cette situation. De fait, ce texte est un précurseur de la sociolinguistique européenne qui se démarque dès le départ par son implication sur le terrain, opposé à la sociolinguistique « neutre » de ceux qui ne font pas partie des groupes en danger de disparition. A cette période, Robert Lafont commence à jeter des regards attentifs sur la littérature et la société catalanes ; regards qui se traduisent tout d'abord par des comptes-rendus des nouvelles parutions en catalan (à une période où le catalan avait peu de possibilités de faire parler de lui) et qui se poursuivront de manière diverse pendant plus d'un demi-siècle jusqu'à la fin de sa vie. Au même moment, Lafont fait son entrée dans la critique littéraire : avec *Mistral ou l'illusion* (1954), il tente une nouvelle lecture, critique et admirative à la fois, du fondateur de la *Renaissença* et cet épais ouvrage lui attire les foudres de ceux qui prolongeaient une admiration naïve du poète de Maillane fermant les yeux sur ses carences. Mais Lafont avait vu juste : quand, en 1980, paraît une deuxième édition, l'ouverture des archives et la publication de nombreuses correspondances ont confirmé la plupart de ses analyses.

C'est aussi l'époque où commence à travailler le linguiste Lafont : sa *Phonétique et graphie du provençal* (1952, plusieurs fois reprise et renouvelée) est une adaptation de la graphie (et de la grammaire) de Loïs Alibert à cette variété. Mais c'est en 1967 que paraît son premier grand ouvrage linguistique, *La phrase occitane*, une syntaxe de l'occitan moderne qui se base sur la linguistique guillaumienne mais qui commence à la dépasser. C'est toujours la synthèse la plus complète de la syntaxe occitane. Dans cet ouvrage on lit déjà, en germes, les idées qui se préciseront en 1978 dans *Le travail et la langue*, où il fonde la praxématique, une théorie matérialiste du langage, qui tente de comprendre la production langagière en prenant référence à la production matérielle. Malheureusement, les sciences du langage n'ont toujours pas tiré tout le profit possible de cet ouvrage. *La phrase occitane* est acceptée comme thèse d'Etat : en 1971, il est nommé professeur à l'Université Paul Valéry, de Montpellier, poste qu'il quittera quand il sera admis à la retraite, fin 1985.

A la suite de la grève de Décazeville, dans l'Aveyron, où les mineurs luttent contre la fermeture des mines, Lafont abandonne la présidence de l'I.E.O. en 1962, fonde le *Comité occitan d'études et d'action* (COEA, 1964) et tente désormais une analyse de la société française, qu'il considère comme touché par ce qu'avec quelques autres penseurs de gauche il appelle le *colonialisme intérieur*. Bien qu'elle n'apprécie pas beaucoup ce terme, la classe politique française sera obligée d'en tirer des conséquences. Le COEA participe à la construction de la nouvelle gauche en France et à une nouvelle appréhension de l'espace *français*. C'est le moment où Lafont joue un rôle politique considérable ayant déjà élargi son champ de réflexion et d'intervention de la seule Occitanie à l'ensemble de la France. Ces années soixante sont la période d'une intense activité sur tous les plans : Lafont écrit des analyses de la société française qui auront une grande influence

sur celle-ci : *La révolution régionaliste* (1967), *Sur la France* (1968), *Clefs pour l'Occitanie* (1970) ; il est co-fondateur de revues occitanes d'analyse sociale et culturelle comme *Viure* (1965-73), *Dire* (1974-75) et *Amiras/Repères occitans* (1981-1990) ; il écrit des romans : *Li camins de la saba* (1965), *Li maires d'anguilas* (1966), *Tè tu tè ieu* (1968), *L'icòna dins l'iscla* (1971) ; sa production théâtrale est abondante : *La loba ò la frucha di tres aubas* (1959), *Ramon VII* (1967), *Los ventres-negres* (1967, adaptation libre d'Aristophane), et *Teatre claus* (1969) qui termine un cycle théâtral et littéraire ; poète enfin, il publie plusieurs recueils : *Paraulas au vielh silenci* (1946), *Dire* (1957), *Pausa Cerdana* (1962), etc. Quant aux articles, linguistiques, littéraires et politiques, ils ne se comptent pas.

Les années soixante-dix mettent surtout en évidence le savant et le chercheur Robert Lafont : il ouvre plusieurs chantiers de recherche, s'entoure d'équipes de travail à l'université, crée deux revues scientifiques – *Lengas*, revue de sociolinguistique (1977, après une publication interne du *Groupe de recherche sur la diglossie franco-occitane*, qui de 1974 à 1976 produit cinq *Cahiers*) – et les *Cahiers de praxématique* (1983). Toutes les deux paraissent encore. De plus, il a acquis une réputation scientifique internationale, intervient dans des congrès et colloques, participe à des jurys de thèse dans plusieurs pays, est reconnu comme un penseur indépendant, entre autres dans des pays qui naguère étaient colonies françaises (comme par ex. l'Algérie et La Réunion). Cela ne diminue pas son engagement en société. Sa notoriété est au sommet après 1968. Il se présente aux élections présidentielles de 1974, comme « candidat des minorités », pour faire entendre publiquement leurs aspirations. Mais le Conseil Constitutionnel l'en empêche au dernier moment par invalidation de quelques signatures de soutien (il serait intéressant d'en connaître un jour les détails). Au milieu de la décennie, il est au centre du mouvement revendicatif des vignerons et mineurs languedociens ; c'est le moment où, lors des manifestations dans des villes occitanes, des centaines de drapeaux occitans apparaissent sur les boulevards et les rues et l'un d'entre eux descend même dans la mine de Ladrecht, près d'Alès (Gard), menacée de fermeture et défendue par les ouvriers. Le nouveau président de la République, François Mitterrand, annule, par une de ses premières décisions en 1981, cette fermeture (mais les mineurs n'ont gagné que quelques années, aujourd'hui il n'y a plus de mine dans les Cévennes). A plusieurs reprises, Robert Lafont prend publiquement position dans l'autre grande affaire qui oppose la société régionale à l'Etat central : l'élargissement du camp militaire du Larzac, situé dans le sud du Département de l'Aveyron. Cette lutte, à laquelle participent des milliers de contestataires de la terre entière, dure du début des années 70 jusqu'à l'abandon définitif du projet par le président Mitterrand, en mai-juin 1981. L'engagement de Lafont est encore perceptible dans le manifeste *Mon país escorjat* (1979) dont il est l'initiateur avec Emmanuel Maffre-Baugé et Jean-Pierre Chabrol, et qui tente d'attirer l'attention de l'opinion publique en France sur les dangers de déstructuration économique, sociale et culturelle du Languedoc.

Il est fascinant de voir comment, chez Lafont, l'action et la production écrite vont de pair. En 1970 il publie *Renaissance du Sud* (jadis sa thèse complémentaire) sur le premier renouveau des lettres d'oc aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles. En 1970/71 paraît la *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, en collaboration avec Christian Anatole, en deux volumes. En 1971, il poursuit son analyse de la société française par la publication du volume *Décoloniser en France*, suivi, en 1976, par *Autonomie. De la région à l'autogestion*. En 1974, paraît *La revendication occitane*, une histoire de la renaissance littéraire et culturelle, puis, en 1979, dirigée par Robert Lafont et André Armengaud, une *Histoire d'Occitanie*, à ce jour la seule grande synthèse dans ce domaine. En 1972 *Trobar*, une anthologie commentée de 60 chansons des troubadours, est le premier indice que Lafont va dorénavant également labourer ce champ. Suit en 1980 l'édition de l'intégrale des mélodies des troubadours, en collaboration avec le musicologue Ismaël Fernández de la Cuesta. La veine sociolinguistique se prolonge quant à elle par la publication d'une *Anthropologie de l'écri-*

ture (1984) qu'il coordonne. Dans le domaine de la création, des romans comme *Tua culpa* (1974), un roman policier qui anticipe maintes évolutions qui ne seront visibles que bien plus tard dans les grandes langues européennes, ou les contes de *La primera persona* (1978) par lesquels leur auteur s'éloigne des sentiers battus ; Robert Lafont participe notablement au renouveau qui, dans ces années-là, se laisse observer dans plusieurs littératures européennes.

Le grand événement littéraire des années 80 est la parution de *La Festa*, deux volumes (1983/84) suivis par un troisième (1996, d'inspiration sensiblement différente) ; ce roman est sans doute le grand aboutissement épique de Lafont et il est grand dommage que n'existent à présent que des traductions partielles en français. Les autres écrits épiques, *Lo Decameronet* (1983) ou *Bertomieu* (1986) montrent la diversité des possibilités d'écriture que l'auteur a à sa disposition.

A l'heure de sa retraite, R. Lafont se renouvelle encore. Il s'installe à Florence, avec sa femme Fausta Garavini, ne faisant plus que des incursions surtout estivales à Montpellier (qu'il a finalement préféré à Nîmes) ; son domicile est symptomatiquement au 238 de l'avenue d'Occitanie ... Il ne cesse d'écrire, pendant le nouveau quart de siècle. Il est tout à fait remarquable que l'intellectuel retraité développe encore plusieurs champs d'activités nouveaux. En sciences du langage, il poursuit l'élaboration de la praxématique avec, entre autres : *Le dire et le faire* (1990, un recueil d'articles), *Il y a quelqu'un : la parole et le corps* (1994), *Praxématique du latin classique* (2001) et une dernière, brève mais dense, synthèse *L'être de langage. Pour une anthropologie scientifique* (2004). Dans le domaine qu'il avait jadis contribué à fonder, la sociolinguistique, il propose surtout une forte synthèse dans *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie* (1997) ; c'est là un recueil d'articles, pour la plupart publiés, qui permettent de suivre les progrès d'une discipline récemment créée. En ce qui concerne les analyses sociales et politiques, l'élément le plus remarquable est que Lafont dépasse dorénavant le cadre national français et se situe résolument au niveau européen (cela indique entre autres qu'il a perdu la confiance en un renouveau de la France comme Etat national). Cette nouvelle direction se condense pour la première fois dans le volume *Nosaltres, poble europeu* (1991, le titre est en catalan, parce que l'édition catalane paraît avant celle en français *Nous, peuple européen*), après un texte annonciateur *Lettres de Vienne à un ami européen* (1989). Ces réflexions seront prolongés dans *La nation, l'Etat, les régions* (1993). Un dernier livre d'analyse du mouvement occitan est *Temps tres*, publié en occitan et en catalan en 1991. Une des grandes préoccupations de Lafont au cours de cette période est l'épique occitane médiévale. Il lui consacre *La geste de Roland* (1991) en deux épais volumes et un condensé *Le chevalier et son désir* (1992), ainsi qu'un nombre considérable d'articles. En 2002, il publie une nouvelle synthèse sous le titre *La source sur le chemin. Aux origines occitanes de l'Europe littéraire* dans laquelle il remet en question l'opinion dominante de l'inexistence d'une épique occitane médiévale et parvient à renouveler les données de cette question. En 2005/06, reprenant le titre de *Trobar*, il publie, en quatre volumes une nouvelle anthologie des troubadours. Par ailleurs, il continue à donner des récits plus ou moins autobiographiques, initiés en 1979 par *Nani Monsur*. Parmi les plus personnels, *Le Coq et l'Oc* (1997) et *Pecics de mièg-sègle* (1999), constituent des sources appréciables, non seulement pour sa biographie personnelle, mais surtout pour l'histoire du mouvement occitan dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Dans ses toutes dernières années, il retourne à la dialectique nord-sud avec *Le Sud ou l'Autre. La France et son Midi* (2004) et deux derniers livres de recherche : *Prémices de l'Europe* (2007) et *L'Etat et la langue* (2008) qui brillent, comme leurs prédécesseurs, par une érudition immense, un regard original et une vision d'ensemble qui sait, dans une construction complexe, donner leur place aux détails. La production littéraire de cette dernière période est riche et multiforme, je ne mentionne ici qu'un choix : un (seul et unique) roman en français *Chronique de l'éternité* (1991), des textes en prose comme *La reborsiera* (1991), *L'Enclaus* (1992), *Insularas* (1996), *Contes libertins e faulas amorosas* (2000), *L'eròl talhat* (2001), *Lei vidas d'Atanasi* (2005), *Lo Cèrcadiu* (2007) et *La cosmo-*

critica (2008), des poésies : *La gacha a la cistèrna* (1998) et *Cosmographia monspessulanensis* (2000) font preuve d'une imagination et créativité presque illimitées. Une traduction partielle de l'Odyssee *Lo viatge grand de l'Ulisses d'Itaca* (2004), accompagné d'un commentaire scientifique qui révèle l'attention portée par son auteur à la recherche la plus récente, dans ce domaine également. Pour le dire en une phrase : pendant les années de sa retraite, Lafont a publié davantage et de manière plus diverse que beaucoup de chercheurs pendant l'ensemble de leur vie active. Il va de soi que des 1066 entrées que contient sa bibliographie personnelle jusqu'en 2005 – dressée par François Pic – il y aurait plus d'une encore qui mériterait d'être évoquée ici.

En considérant la production scientifique et littéraire de Robert Lafont, il ne faut pas perdre de vue l'homme. Quand on l'approchait, il paraissait d'abord souvent un peu timide, mais quand il était dans son élément, il pouvait entretenir des sociétés entières, brillait d'esprit, de savoir, d'humour et de jeux de mots. Il aimait enseigner et aider les jeunes, il leur donnait des chances, ouvrait des chemins nouveaux. Il aimait les réflexions inattendues, paradoxales, était avide d'innovations intelligentes. Le créateur littéraire, le chercheur, le penseur et l'homme action ont formé un être complet et complexe qui était prêt à encourager quiconque voulait se lancer dans l'aventure intellectuelle, mais qui pouvait intimider ceux qui craignaient le risque. Tous ceux qui l'ont approché ont pu en bénéficier considérablement. D'autre part, il se méfiait de toutes sortes de pouvoirs. Ceci explique peut-être qu'il n'ait pas eu, dans la société, toute la reconnaissance qu'on aurait pu lui accorder. Toutefois, il était officier des Arts et des Lettres, officier des Palmes académiques, fut décoré de la *Creu de Sant Jordi* de la *Generalitat de Catalunya* et nommé *docteur honoris causa* de l'Université de Vienne. En 1959, il avait reçu le Prix Théodore Aubanel pour son théâtre, en 1976 le Prix International Ossian (de la Fondation F.V.S. de Hambourg), et tout dernièrement, en 2007, le grand prix des lettres en Provence. En 1990, ses amis et disciples lui avaient offert un volume de *Mélanges*. En 2000 avait lieu, à Nîmes et à Arles, un colloque sur l'œuvre littéraire de Robert Lafont (dont les *Actes* ont paru en 2005), en septembre 2009 un autre sur ses activités politiques et sociales.

Il a heureusement pu profiter longuement de sa retraite pour continuer les travaux, commencés parfois des décennies plus tôt. Depuis quelques années, son état de santé limitait ses possibilités de déplacement – si mes souvenirs sont exact, le dernier voyage de quelque importance l'a mené, au printemps 2005, à Barcelone ; mais il dût renoncer à venir à Vienne quelques semaines plus tard. Les derniers mois de sa vie ont été minés par la souffrance. Il s'est éteint le 24 juin 2009 à Florence.

A nous, maintenant, de faire fructifier les résultats de ses travaux et de son activité, dans son esprit.

Georg KREMnitz
Universität Wien